

800

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 524 B
20 Août 1942
2 francs



MICHEL SIMON

revient sur nos
écrans dans le rôle
du baron Scarpia
de
LA TOSCA.



Nos permanences, rappelons-le, ont lieu à notre local, 45, Rue Sainte, le lundi et le mercredi, de 18 h. à 19 h. 30, et le samedi à 17 h. 30. Les visiteurs y recevront tous renseignements sur le Club, et pourront signer leur demande d'adhésion. Ceux de nos lecteurs habitant le dehors recevront gracieusement sur simple demande le dépliant contenant les Statuts, et résumant les buts et l'action du Ciné-Club.

Il nous reste un certain nombre de catalogues illustrés que nous avons édités pour l'Exposition « Dessin et Cinéma » qui eut lieu à Marseille et à Monte-Carlo. Ceux de nos lecteurs qui désireraient garder un souvenir de cette manifestation artistique pourront nous demander ce catalogue illustré qui leur sera envoyé contre un timbre de deux francs.

NOTRE COUVERTURE

Cela fait un certain temps que l'on se demande — et que l'on nous demande — mais que devient-il ? Que fait-il ? Où est-il ? Qui ? Mais Michel Simon ! Les nouvelles les plus contradictoires ont circulé, il faisait du théâtre, de la radio, en Suisse, il faisait du cinéma, il allait entreprendre une tournée, faire de nouveaux films... Nouvelles contradictoires ? Quo non pas, il a bien fait tout cela, et réalisera le reste. Il a notamment tourné avec la Scalera, deux films que nous n'avons pas encore vus, mais dont on a abondamment parlé. C'est d'abord *La Tosca*, c'est peut-être imprévu de le voir sous les traits de Scarpia. Il donne, à n'en pas douter, à ce rôle un set-aprè, un peu satanique tout particulier.

Il a fait aussi cette fameuse *Comédie du Bonheur*, où l'on retrouve aussi le *Bonheur* de notre jeune temps (comme si nous étions vieux !) Ramon Novarro. Dans *La Comédie du Bonheur*, Michel Simon tient le rôle que Charles Dullin créait en scène. Ce film dut lui rappeler bien des souvenirs du temps où Simon n'était Michel Simon que pour lui-même et pour un petit cercle d'amis. Nul doute que cette interprétation ne se ressentisse de tout ce qu'elle renfermait pour le comédien, au delà de ce que le public peut voir. C'est bien souvent cet impondérable qui a fait les grands succès. Et ensuite ?... ensuite, nous avons le temps d'en parler, à chaque jour suffit sa peine », comme disait un sentencieux personnage.

RETOUR DE TUNISIE

RÉGINE ROCHE

VA BIENTOT DÉBUTER A L'ÉCRAN

Elle ressemble étonnamment à Marie Bell. Tout le monde le remarque et certains même s'y trompent... Ce qui est amusant, c'est qu'avant la guerre, à Paris, Régine Roche prenait des leçons de chant chez un professeur qui habitait la même maison que des amis intimes de Marie Bell chez lesquels la sociétaire venait souvent en visite. Et elle se plaignait au concierge, car



la « petite chanteuse » lui tapait sur les nerfs ! Évidemment, il n'est pas agréable, lorsqu'on vient prendre le thé chez des amis, d'entendre à travers les murs, des vocalises plus ou moins fastidieuses. Aujourd'hui, Marie Bell a certainement changé d'avis, car son sosie est devenu Régine Roche, créatrice de la chanson la plus populaire de France : *Maréchal, nous voilà !*

Ayant fait des études approfondies qui la destinaient à l'Opéra, Régine Roche changea brusquement de direction. Épaulée par le chansonnier Jean Marsac, elle s'orienta vers le music-hall et se consacra à la chanson réaliste qui devait par la suite lui valoir de beaux succès. Après un gala à la salle Pleyel, après un tour de chant

au Kursaal de Genève, la réputation de Régine Roche était faite dans les milieux professionnels. Il lui restait encore à acquiescer la consécration populaire. Elle vint sous forme de tournée triomphale avec Réda-Caire et de nombreuses émissions à la Radio.

Il y a quelques jours, Régine Roche est revenue de Tunis où elle a remporté un beau succès au Théâtre de la Chanson et devant le micro de Radio-Tunis où on lui demanda de se produire pas moins de 5 fois par semaine. Au seuil de la nouvelle saison, la créatrice de *Maréchal, nous voilà !* songe à des débuts prochains au cinéma. On lui a fait plusieurs propositions, mais soucieuse de ne pas se lancer à la légère dans une voie nouvelle, Régine Roche se réserve encore et étudie minutieusement tout ce qu'on lui offre. Avec cette conscience professionnelle que tout le monde se plaît à lui reconnaître, elle approfondit tous les problèmes artistiques qui se posent à elle.

Il y a des chances pour que nous la voyions bientôt à l'écran et que nous entendions dans les salles de cinéma sa voix grave et émouvante qui fait les délices de Pierre Sanson, critique pourtant difficile et exigeant.

F.

LA REVUE DE L'ÉCRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs

Suisse :

Charles DECARRE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Étranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
Chèque Postaux : A. de MASINI
C. C. 488-025

DOCUMENTS FILMÉS

Il ne faut pas s'étonner si nous nous obstinons à parler de document filmé. Ergoter à l'infini sur document et documentaire, c'est peut-être jouer sur les mots. Il nous semble pourtant salutaire de prendre position.

Un document n'est pas nécessairement brutal et sans âme. En littérature par exemple, nous en connaissons qui sont de purs chefs-d'œuvre. Dire d'un livre, d'une pièce, d'un court métrage qu'il s'agit d'un document, c'est lui reconnaître certaines qualités de précision, de rythme et d'objectivité, avec l'aptitude à exprimer pleinement tel ou tel aspect du monde et de la vie.

Le mot documentaire au contraire sent un peu la pédagogie et le didactisme. Le premier n'est qu'un reflet impartial, pas forcément imparfait. Le second laisse percer un parti-pris moralisateur. Et puis il n'est qu'à consulter le dictionnaire : document a droit de cité depuis longtemps alors que documentaire n'est encore qu'une propriété fortunée.

Nous voici loin de notre chronique habituelle, mais il importait de débayer le terrain. Pour nous, seul le résultat compte et peu nous importent les lois impératives d'un genre que nous ne voudrions pas étouffer sous le poids des définitions. Nous ne pensons pas qu'un sujet donné doive être traité d'une manière invariable. Et nous prenons le plus vif plaisir à comparer le *Jardin d'Étoiles* de la France en marche et l'excellente *Ecole de Danse* de la Tobis.

Bien que la matière à exploiter soit méprisable, les producteurs reviennent presque invariablement aux mêmes thèmes. Après un *Dick, chien soldat*, d'origine française, nous avons revu cette semaine, une bande de la Métro-Goldwyn, *Prince, roi des chiens*. Nous n'aimons guère d'habitude les animaux savants. Mais nous aurions mauvaise grâce à ne pas applaudir aux exploits de Prince, agréablement coupés par les entrées comiques d'un bulldog.

D'une rare qualité apparaît *Féerie de Séville*, réalisée en Espagne. Voilà sans doute un des meilleurs poèmes cinématographiques. Des images baignées de lumière, que traversent les belles Andalouses, au

rythme des Flamencos, s'enchaînent en une harmonie exquise. Et quel décor pour rêver ! Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille, disaient les voyageurs. Avec quel amour, quel talent et quelle virtuosité

par
PIERRE DES VALLIÈRES

té l'auteur de ce film exceptionnel s'est-il plu à restituer l'atmosphère chaude et voluptueuse d'une nuit de fête à Séville. Rien de conventionnel, rien de factice dans ce petit chef-d'œuvre. L'inévitable course de toros, fort brève, n'est qu'un prétexte à de nouvelles arabesques plastiques. Chaque scène force l'admiration, par sa composition picturale, son fond sonore, son éclat de diamant enrobé dans le plus éclatant poème qu'ait inspiré l'Andalousie. Une seule ombre au tableau, un seul bémol au poème : et encore a-t-il été commis par



Gaston Thierry et Léo de Giovanni, auteurs d'un quart d'heure avec les mousses étudient le montage d'un de leurs films.

les responsables de la version française. Un commentateur barbare, sans respect pour notre recueillement, débite avec volubilité de vagues bouts-rimés d'une platitude offensante.

Après cet enchantement il faut être indulgent pour le troisième document d'archives judiciaires de la Métro. *Le Coupable* a les qualités des *Chauffards*, dont nous parlions récemment, mais le procédé commence déjà à lasser. Dès la première bobine nous connaissons l'assassin : forcé de simplifier, de renouveler la fiction, le réalisateur s'en tire par une invraisemblance. Les rôles sont honorablement tenus par des comédiens de second plan que nous reverrons encore un certain nombre de fois.

Les *Réalités* que nous offre cette semaine le Ciné-Reportage sont assez désolantes : un maigre voyage autour du soleil suivi d'un petit tour chez les marionnettes. La première partie fait pauvre ; quant à la seconde, elle manque par trop d'originalité : nous avons revu cinquante fois et les actualités nous les infligent de nouveau chaque année, Guignol, Gnaffron et autres fantoches. Et cela s'appelle somptueusement *Réalités !*

Après *Jeunesse de la Mer de la France en Marche*, Impéria présente *Un quart d'heure à l'École des Mousses*. Le film reste plaisant, bien photographié, sans audaces et sans fautes. Il sacrifie à quelques clichés civiques que salue discrètement le speaker. Il y manque peut-être un rien de fantaisie et d'esprit critique, mais l'ensemble est fort honorable et point ennuyeux.

Balancelles, de Bernard de Colmont, méritait mieux que d'être accolé à *Cas de Conscience*. Solidement construit, le document a été composé avec beaucoup de goût. Le monteur a su choisir l'image caractéristique, l'opérateur ne filmer que l'essentiel. Avec les *balancelles*, nous irons chercher des oranges sur les côtes espagnoles. Et nul ne songera à se plaindre du voyage.

A l'occasion d'une prise d'armes à l'École de Saumur, repliée à Tarbes, la *France en Marche*, nous fait assister aux prouesses des écuyers du Cadre Noir. Les exercices de haute école qu'ils effectuent sur de magnifiques purs-sang montrent l'excellence des méthodes françaises de dressage, dont ils restent les mainteneurs. Les réalisateurs de ce reportage ont cherché qu'à exalter la virtuosité et la maîtrise du Cadre Noir. Ils y sont parfois parvenus.

Le Clipper est arrivé

Films de Guerre.

Le Film *Commissioner* — Commissaire au Cinéma — du Gouvernement Canadien, John Grierson, pionnier du documentaire britannique, et l'un de ses plus brillants élèves, sorti de Cambridge, le jeune Stuart Legg, (il n'a que trente ans) ont tourné 24 documentaires. Chacun est destiné à expliquer clairement aux Canadiens l'un des principaux aspects de la guerre actuelle. Grierson les a réalisés et Legg dirigés, découpés et rédigé le commentaire. Les United Artists distribuent maintenant cette série aux Etats-Unis pour donner les mêmes éclaircissements aux Américains qui en ont bien besoin.

This is Blitz (Voici la Guerre-Eclair), est un film qu'Hollywood et le Gouvernement feront bien d'examiner en détail. C'est en réalité un magnifique document décrivant posément et intelligemment ce qu'illustre habilement la caméra. Les scènes elles-mêmes sont une excellente compilation de films de guerre allemands, d'actualités et de raccords complémentaires tournés par la Section cinématographique du Gouvernement Canadien.

Les films allemands montrent à la perfection la patiente préparation de la campagne, puis la mise en action : les bombardiers annihilant les ponts, les usines, les chemins de fer, les dépôts de carburants ; les parachutistes capturant les aéroplanes ; les pincées des Panzer-Divisions suivies de l'infanterie motorisée encerclant l'ennemi, l'artillerie le pilonnant et la destruction systématique de tout ce qui était dans la poche. Certaines de ces scènes sont déjà connues, d'autres ne le sont pas et font courir des frissons dans le dos des spectateurs.

Il faut croire qu'ils aiment cela, car l'un des films les plus remarquables de la saison est une production anglaise dont le titre original *The Forty-ninth Parallel*, (49° Parallèle ou 49 degrés Latitude Nord) a été changé ici contre celui, plus sensationnel *The Invaders* (Les Envahisseurs), chez Columbia.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ce film qui obtient le plus gros succès au Capitole de Broadway est un film anglais qui exalte le courage des Allemands. Depuis avril dernier, il passe dans ce grand

cinéma new-yorkais avec un succès formidable. La première a été une « grosse » première et toutes les personnalités politiques et artistiques de New-York se pressaient pour applaudir cette aventure de six soldats allemands en territoire canadien. Parmi les assistants, Jack Dempsey était un des plus enthousiastes.

Les Envahisseurs est un film dramatique qui raconte les aventures de six rescapés d'un sous-marin allemand coulé par l'aviation canadienne dans la baie d'Hudson. Les six marins arrivent à aborder au Canada et, avant de mourir, rendent de très grands services à la cause allemande. A six contre tous, ils parviennent à détruire des installations maritimes importantes et à provoquer la révolte au sein d'une secte religieuse qui était déjà d'ail-



Adolph Wohlbrück, le Baron Tzigane, est devenu Anton Walbrook ; il est aujourd'hui un des héros des Envahisseurs.

leurs depuis longtemps favorable aux puissances de l'Axe. Les six rescapés se heurtent à la police et à l'armée canadienne et cinq d'entre eux trouvent la mort alors que le sixième réussit à franchir la frontière des Etats-Unis, à ce moment-là pas encore en guerre. Mais les Yankees ne veulent pas de lui, ne l'internent pas et le

renvoient au Canada dans le même wagon de marchandises qui lui avait servi à arriver aux U.S.A. Les auteurs du film ont montré maints aspects du courage, du patriotisme et de la combativité des Allemands au cours de cette aventure inspirée par l'odyssée véritable du lieutenant Franz von Werra.

C'est l'acteur Eric Portman qui interprète le rôle du lieutenant Hirth, commandant la petite équipe des rescapés. A ses côtés, il y a trois artistes anglais : Leslie Howard, Raymond Massey et Laurence Olivier, ainsi que Anton Walbrook qui était beaucoup plus populaire quand il s'appelait encore Adolph Wohlbrück et était le héros du *Baron Tzigane* et de *Michel Strogoff*. Il est curieux de constater que les cinéastes anglais ont toujours eu un faible pour les soldats et officiers des sous-marins allemands. Déjà avant la guerre, un film interprété par Conrad Veidt, *L'Espion Noir*, racontait les aventures d'un commandant d'U-Boot débarquant en Angleterre pendant l'autre guerre et s'y livrant à de véritables prouesses.

Nous avons également le film inverse : *Paris Calling*, (Ici, Paris) que nous offre Universal et nous assistons aux aventures d'un aviateur américain, au service de la R.A.F., Nick Jordan (Randolph Scott) à travers la France occupée.

C'est la fin de la campagne de 1940, au moment où les Anglais abandonnent la France. Dans leur départ précipité, ils « oublient » l'Américain et son mitrailleur Bruce Mc Avoy (Patrick O'Malley). Ceux-ci tentent de s'enfuir à pied. Bruce est tué dans une rencontre avec une patrouille allemande et Nick, blessé, cherche un refuge dans un petit café (le cabaret *Le Coquin* !). Là, Nick, s'il a perdu son avion trouvera l'amour dans la personne d'une Parisienne, Marianne (!!!) Jannetier (Elizabeth Bergner).

Ce film est loin d'avoir les qualités du précédent, malgré une bonne distribution avec Elizabeth Bergner — qui est la plus conventionnelle des parisiennes-à-la-Hollywood — Basil Rathbone — qui marche sur les traces de Von Stroheim comme *Celui-que-vous-aimerez-hair* — et Randolph Scott — dont la vaste carrure contraste agréablement avec la délicatesse d'Elizabeth.

Hilary CONQUEST.

Pour vous raconter

PENSION JONAS

(Dialogue recueilli entre chien et loup sous un pont de Paris)

Pourquoi Pension Jonas ? Il ne s'appelait pas Jonas, ton copain Trignol et j'ai pas l'impression qu'il pouvait se payer la pension de famille ? — Hé ! c'est justement pour ça ; il logeait au collège de paléontologie... — De paléontologie... — Enfin oui, un collège attenant au jardin zoologique. — Il connaissait le gardien ? — Non, la baleine. — La baleine ! — Enfin quoi, tu ne comprends donc rien de rien ! Dans ce collège de paléontologie... oui, il y a une baleine morte. — Mais ça sent mauvais ! — Non, parce qu'elle est empaillée et si tu interromps tout le temps, tu ne connaîtras jamais l'histoire de Jonas... — Trignol. — Si tu veux, donc cette baleine est empaillée, elle constituait de la sorte un excellent domicile pour ce brave Trignol qui a dater de ce jour et pour la première fois de sa vie eut un domicile fixe. — Oui, mais pourquoi Jonas ? — Jonas était un type de je ne sais quelle époque, qui à la suite de je ne sais quelle aventure logea je ne sais combien de temps dans le ventre d'une baleine, vivante celle-là. — C'est vrai ton histoire ? — C'est dans la Bible en tout cas ! Du reste il n'est question de ce Monsieur Jonas que pour ce titre de pension Jonas qui t'intrigue. A part cette similitude de domicile mon ami Trignol, clochard par vocation, n'avait rien de commun avec le personnage biblique !

— Mais que disaient de tout cela les autres habitants du collège de... comme tu dis. — Rien ! Ils étaient empaillés aussi, par contre, il y avait dans ce collège des professeurs un peu loufoques, mais pas empaillés, seulement ces gens-là ignoraient la présence de Trignol, tout le monde l'ignorait. C'est très discret comme habitation, un ventre de baleine. Par contre, les habitants du jardin zoologique connaissent bien mon copain, mais ils n'en parlaient à personne. Ils étaient tous d'accord pour prélever sur leur part de quoi le nourrir. Le lion lui trouvait un beefsteak ; Julot, le singe, des noisettes et Sosthène, le brave Sosthène, l'hippopotame de la maison le fournissait régulièrement et largement en carottes. Ce qui faisait dire à Trignol dans ses heures de douce philosophie :

« Quel progrès ferait l'humanité si l'on mettait les bêtes en liberté et les hommes en cage après leur avoir coupé la langue. »

Mais le ciel ne veut pas que le cours de la vie soit limpide et facile et la vie de Trignol ne tarda pas à se compliquer. Tout d'abord, ce brave clochard devenu locataire de la baleine, prit une âme de bourgeois et se mêla de faire de la « bonté agissante ». — C'est-à-dire ? — C'est-à-dire qu'il recueillit et hébergea Blanche-Marie... — Qui était Blanche-Marie ? la femme de l'éléphant ? — Mais non, idiot, Blanche-Marie était une jeune fille, une vraie jeune fille comme toi et moi (enfin, je m'entends !) que des événements fâcheux avait séparée de l'élu de son cœur, le compositeur Jean Fréville. Blanche-Marie ne fut pas la seule nouvelle venue au zoo, il y eut aussi l'œuf. — L'œuf ? — Oui, un drôle d'œuf, un curieux œuf, rapporté du Thibet par le professeur Tipule, un œuf extraordinaire dont on parla beaucoup trop. Cet œuf dont personne n'aurait voulu, devint un objet de convoitise, une bande de

(La fin en page 8)



Jacques Pills et Suzanne Dehelly se débrouillent agréablement au milieu des péripéties loufoques de Pension Jonas.

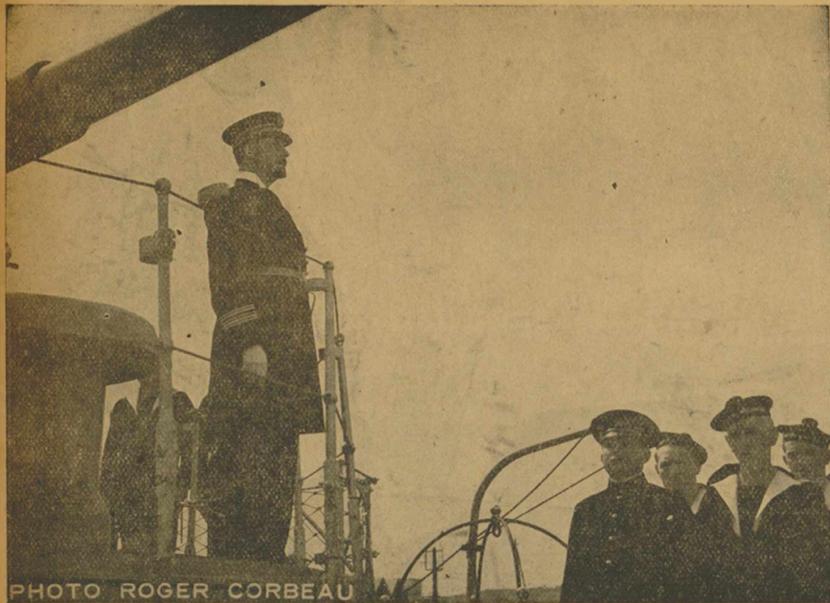
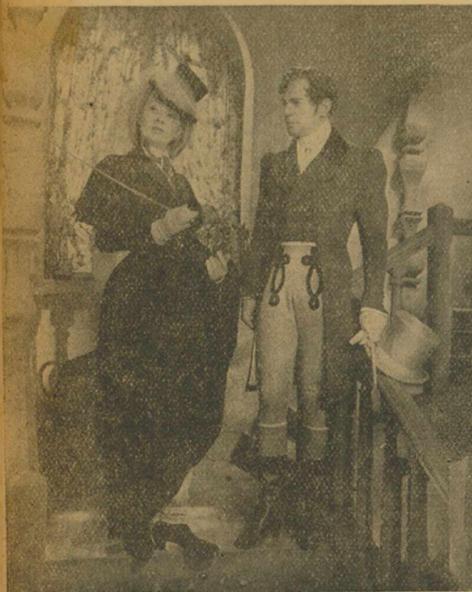


PHOTO ROGER CORBEAU

Victor Francen, aujourd'hui à Hollywood, était le héros de la version parlante de Feu ! qui prit le titre de Feu ! Marine d'abord !

Nombreux sont ceux qui ont eu plaisir à voir reparaître sur les affiches et sur les écrans le nom de Jacques de Baroncelli. Que de souvenirs dont quelques-uns ne sont pas négligeables !

La Duchesse de Langeais (Edwige Fenech) et le général Armand de Montriveau (Pierre-Richard Willm) dans le film le plus récent de Jacques de Baroncelli.



Venu du journalisme au Cinéma, Jacques de Baroncelli apporta à celui-ci, quand il y entra vers la fin de la guerre 14-18, une vaste culture, un goût très sûr et la volonté bien arrêtée de montrer que, contrairement à ce que l'on croyait, le Cinéma était plus et mieux qu'un divertissement populaire, qu'une attraction foraine. Ses premiers efforts ne manquèrent pas d'audace et avec La Cigarette il réalisa un film qui n'était en quelque sorte qu'un monologue, monologue muet de l'homme qui, sur le point de mourir, revoit — revit — quelques épisodes de sa vie. Jamais l'écran n'avait montré un tel spectacle à ses habitués. Il y eut de l'étonnement, des approbations aussi certes, mais l'on ne peut pas dire que cet effort paya celui qui l'avait fourni. Pourtant, dès lors on avait les yeux fixés sur le nouveau venu.

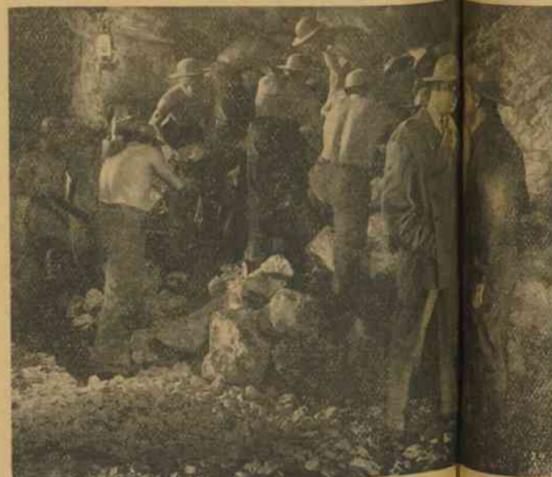
Celui-ci, obligé de s'attacher à des sujets moins originaux, se tourna délibérément vers de grandes œuvres littéraires, des œuvres d'auteurs illustres et parmi ces œuvres ce ne furent pas les plus faciles ni les plus populaires qu'il choisit : Le Rêve d'Emile Zola qui révéla, à côté de Gabriel Signoret qui jouissait déjà d'une belle réputation, un tout jeune homme dont la distinction, la sensibilité furent très vite appréciées à leur vrai mérite : Jaque Catelain ; Le Père Goriot, de Balzac qui, toujours à côté de Signoret fit connaître, dans les rôles des deux filles du vieux brave homme, Claude France et Monique Chryses. La première, après une brillante et rapide carrière de vedette à laquelle lui donnait droit sa beauté, mourut de façon quelque peu

LES BONNS ARTISANS DU CINÉMA FRANÇAIS

JACQUES DE BARONCELLI

mystérieuse. Quant à Monique Chryses, très belle elle aussi, malgré les succès que cette beauté lui valut, elle renonça très vite au cinéma.

Et puis, après Champi-Tortu d'après le beau roman de Gaston Chérau où le petit Paul Duc fit verser tant de larmes féminines et qui valut à la cantatrice Maria Kousnetzoff de faire son unique apparition sur l'écran, ce fut Pêcheur d'Islande. Cette fois, Jacques de Baroncelli connut le vrai, le grand succès. Le Méridional qu'il est s'était arraché à son soleil pour les brumes de la Bretagne et il avait réussi à ne jamais donner l'impression d'y être dépaycé. Quand Sandra Milovanoff dénouait l'étreinte de Charles Vanel sur le quai de Paimpol, quand sous sa coiffe blanche elle allait prier au petit cimetière de Ploubazlanec pour « les péris en mer », c'était vraiment toute l'âme, à la fois tendre et rude, sensible et pudique de la vieille Armor qui apparaissait sur l'écran... On a refait Pêcheur d'Islande au lendemain du jour où le cinéma s'est mis à parler, mais pour tous ceux qui ont connu le film de J. de Baroncelli, c'est



celui-ci seul qui est resté dans leur souvenir, celui-ci seul où ils aient retrouvé la prenante mélancolie qu'ils avaient éprouvée à la lecture du chef-d'œuvre de Pierre Loti. Et ce n'est pas moi qui m'en étonnerai, ayant vécu pendant quelques jours avec Baroncelli et sa troupe à Paimpol et sur les flots de sa baie. Avec quelle intelligence, quelle délicatesse aussi le réalisateur savait écarter les voiles dont la plume de Loti a entouré ses personnages, évoquer autour de ceux-ci en quelques mots l'atmosphère dont les acteurs et les photographes devaient s'imprégner. Et il y réussissait si bien que de vieilles Bretonnes qui étaient là et qui avaient connu la vraie Gaud, le véritable Yan, les retrouvaient en Sandra Milovanoff, en Charles Vanel et ne cherchaient pas à dissimuler l'émotion que leur procurait cette résurrection. J'ai vu travailler beaucoup de cinéastes, j'en ai rarement vu un qui aussi complètement, aussi simplement, enfin, aussi naturellement pourrait-on dire, ait réussi à arracher ses collaborateurs à la réalité vivante pour les jeter dans la réalité du rêve.

Pierre Renoir a campé un viril personnage de mineur dans Le Pavillon Brûlé que Jacques de Baroncelli réalisa d'après la pièce de Stève Passeur.

Une des scènes les plus émouvantes et les plus délicates de La Duchesse de Langeais.

par
RENÉ JEANNE

Parmi les autres films muets de valeur que l'on compte à l'actif de Jacques de Baroncelli, rappelons Ramunteho, La Rafale, Le Secret du Lone Star, Flipotte, Nène, La Légende de Sœur Béatrix, La Flambée des Rêves, Duel, La Femme et le Pantin, et la belle série de films maritimes Feu !, Nitchevo et Veille d'Armes qui firent surnommer leur auteur : le poète de la Mer. Baroncelli devait refaire Feu ! et Nitchevo en « parlant ».

L'apparition du « parlant » déconcerta Jacques de Baroncelli comme presque tous ses confrères et cela d'autant plus profondément qu'il s'attacha à une formule d'en-



registrement sonore qui l'entraîna très loin hors des voies de l'art et qui lui valut de lourds mécomptes qu'il vaut mieux oublier. De cette épreuve, le réalisateur de Pêcheur d'Islande sortit à son honneur et courageusement il se remit au travail, au travail qui était le sien.

Aujourd'hui, voici qu'apparaissent sur les écrans trois films qui nous prouvent que





Une autre scène
du Pavillon Brûlé
avec Bernard Blier

le Cinéma français peut compter sur lui comme au temps du « muet » : Le Pavillon Brûlé. Ce n'est pas moi et La Duchesse de Langeais.

Du Pavillon Brûlé, on a dit les mérites et le seul reproche qu'on ait pu lui adresser est de n'avoir pas rompu plus délibérément avec la pièce d'où le film est tiré.

TULLIO CARMINATI

a fait
5 mois de prison...

Connaissez-vous Tullio Carminati ? Bien sûr, vous l'avez vu dans de nombreux films américains et anglais. Aujourd'hui, Carminati est revenu dans son pays, l'Italie, mais après avoir passé cinq mois dans les prisons américaines. Tullio Carminati, né à Zara en Dalmatie, s'appelle en réalité Tullio, comte Carminati di Brambilla. A quinze ans, il avait fui le château paternel et les plaisanteries d'un vieux jardinier pour tenter sa chance au théâtre. Il jouait à Ancône quand il fut remarqué par Amleto Novelli qui l'emmena à Rome. De là, Eleonore Duse devait le faire partir en Amérique et à New-York, il eut la chance de rencontrer Joseph Schenck qui le lança au cinéma.

Il joua souvent au « muet », entre autres dans *Les Trois Coupables*, avec Pola Negri, dans *Le Patriote*, avec Emil Jannings, et aussi aux côtés de Florence Vidor, Constance Talmadge et Virginia Valli dans des productions de moindre importance. Au « parlant », ses créations les plus marquantes sont *Lady Galante*, avec Ann Harding, *Une Nuit d'Amour*, avec Grace Moore, Sa meilleure chance, avec Anna Neagle et Réve de Monte-Carlo, avec Lilian Harvey.

Tullio Carminati était une grande vedette, mais faisait très peu parler de lui. Et surtout, il ne s'était jamais occupé de politique. Pourtant, au mois de décembre dernier, quatre policiers du State Department,

Peut-être n'est-il pas besoin de cultiver le paradoxe pour prétendre que ce respect de la forme théâtrale, ce souci de faire du « Théâtre filmé » bien plus que « du Cinéma » montre bien la jeunesse de Jacques de Baroncelli, puisque par là il accepte de s'aligner avec les plus à la mode de nos jeunes cinéastes.

armés jusqu'aux dents, se présentèrent à son domicile new-yorkais et l'arrêtèrent sous l'inculpation de menées anti-américaines. Le seul tort qu'il avait eu était d'avoir présidé à Madison Square Garden une réunion d'émigrés italiens. En temps de guerre, on est parfois à la merci d'une dénonciation. Or, trois jours après l'arrestation de l'artiste, on donnait au Metropolitan Opera House une représentation de *Faust* dans laquelle Carminati devait chanter *Méphisto*. La représentation eut lieu et le rôle fut interprété par le chanteur Gordon... qui avait provoqué l'arrestation de l'artiste italien.

Enfin, relâché au bout de cinq mois, Tullio Carminati a pu être rapatrié. Il se trouve actuellement à Venise. C'est notre confrère italien *Film* qui a rapporté l'aventure qui devait clore un séjour de 17 ans en Amérique.

F.

PENSION JONAS

(Fin de la page 5)

toi ? — Quelle histoire, évidemment que je l'ai vu puisque je t'en parle.

— Evidemment, et Trignol là-dedans, que faisait-il ? — Il se trouvait mêlé à tout et bien malgré lui et s'en trouvait fort ennuyé. Mais il était galant homme, et eut à défendre Blanche-Marie qu'il put enfin au bout du compte rendre à son fiancé. L'aventure se termina dans le jazz, l'amour et le sourire. L'ordre revint au zoo, on cal-

Quant à La Duchesse de Langeais, on ne l'a pas encore vu de ce côté-ci de la ligne de démarcation et il convient pour en parler de ne pas s'en rapporter de confiance à ce qui en a été écrit au nord de la Loire. Mais il n'est pas déplaisant, ayant à écrire sur Jacques de Baroncelli, de se dire que c'est à lui que, venant pour la première fois au Cinéma, un homme comme Jean Giraudoux a confié le soin de traduire en images sa pensée, surtout quand cette pensée est allée chercher son inspiration dans une œuvre de Balzac ! Balzac-Giraudoux-Baroncelli : la collaboration est savoureuse et faisant honneur au cinéaste, elle réjouit tous ceux qui apprécient son talent et estiment son caractère.

René JEANNE.



Jacques Baumer et Edwige Feuillère
étaient les partenaires de Victor Francen
dans Feu !

ma les aspirations de Sosthène, au fond dans la vie tout s'arrange. — Et Trignol ? — Trignol, il reprit avec un soupir de béatitude sa vie de naguère, son logement dans la baléine, ses conversations avec les animaux, à peine regrettait-il que l'on n'ait pas réalisé son rêve : les hommes en cage. Mais il s'en consolait vite en songeant que si les hommes remplaçaient les animaux du zoo, il n'aurait plus personne à qui parler en rentrant le soir chez lui. Il lui faudra bien, crois-moi, sa vie entière, pour se remettre et se reposer de cette cascade d'aventures et de loufoqueries... il n'a qu'une crainte, c'est que ça recommence !

Dialogue recueilli par
R. de LECRAN.

LA CRITIQUE

CAS DE CONSCIENCE.

Les auteurs de ce film semblent avoir tenu un pari. « Gageons qu'avec un excellent sujet, nous ferons un film moyen ». C'est ce qu'ont dû se dire Léopold Gomez et Walter Kapps, respectivement scénariste et metteur en scène. Ils ont gagné et au-delà.

Toute l'histoire qui va suivre n'est, nous dit le prologue, qu'un produit de notre imagination. Fasse le Ciel qu'elle devienne bientôt une heureuse réalité. Le professeur Jacques Grandval est sur le point de découvrir un remède souverain contre le cancer. Il lui faut pour cela une assez grosse somme d'argent que personne ne veut lui accorder. Même pas son oncle, un vieux noceur qui préfère dépenser son argent d'une manière plus égoïste. La pensée des millions d'êtres qui souffrent et se désespèrent, décide le professeur à commettre un crime. Un soir qu'on vient de ramener chez lui, son oncle en proie à une crise cardiaque, Jacques feint de ne plus avoir de digitaline et provoque ainsi la mort de son parent. Il hérite donc d'une fortune colossale, et il sauve des vies humaines, et il est reçu à l'Académie de Médecine et... sa vie est empoisonnée par le remords. Un jour, sa femme apprend tout et le quitte. Il faudra l'aide d'un de ses amoureux au cœur noble qui lui expliquera la grandeur, un peu spéciale de son mari, pour lui faire réintégrer le domicile conjugal et empêcher le professeur de se tuer.

On s'est trop souvent plaint de l'ineptie des scénarios pour ne pas reconnaître à celui-ci une certaine nouveauté et une idée intéressante. Rien de plus passionnant, de plus émouvant aussi que cette lutte contre le cancer. Mais vous la cherchez en vain dans ce « cas de conscience ». On a sans doute eu peur d'impressionner le public et on l'a entourée de réceptions mondaines, de tasses de thé, de mélodies et autres futilités. Néanmoins, je crois qu'on pardonnera beaucoup à ce film en égard à ce qu'il aurait pu être et à la somptuosité des décors lesquels le rattachent à une ère cinématographique révolue.

Roger Karl joue avec beaucoup de vérité le savant criminel. Suzy Prim, l'épouse, et Jules Berry, l'ami de la maison, sont semblables à eux-mêmes dans des rôles qui ne leur en demandaient pas davantage. On remarque Colette Darfeuil dans un rôle in-

nattendu ; Jean Toulout qui se tire bien d'affaire d'un petit rôle bien ingrat, et on revoit André Nox qui fut un grand acteur du « muet ». Mise en scène correcte de Walter Kapps.

G. G.

BLIND ALLEY.

Lorsque l'on va voir les films américains, on commence par avoir une optique complètement faussée. Les films américains n'arrivent plus ; bientôt on ne pourra même pas voir les anciens. Cet état de choses fait que l'on sort en grande exclusivité avec son de trompe et tout et tout, des histoires qui en temps normal auraient fait une excellente « première partie » ou un parfait petit spectacle d'été. *Blind Alley* semble avoir illustré cet exemple. Du reste, il a provoqué un certain engouement, un engouement certain même. Le metteur en scène a réussi un tour de force, c'est de situer une histoire de gangsters en un milieu uni-



Suzy Prim, principale interprète féminine de Cas de Conscience.

que et en limitant son action à quelques heures. C'est en somme la vieille histoire des trois unités de temps, de lieu et d'action du théâtre classique, que le cinéma recueille à l'étonnement général, mais une des bases même du cinéma n'est-elle pas l'ubiquité par son mouvement même ? Tout ceci est ingénieux et marque un progrès en « profondeur ». Le cinéma américain, après avoir inventé (presque) et implanté un rythme rapide et un sens trépidant de l'action et du dialogue, semble depuis un certain temps se jouer à garder l'intérêt en stoppant le rythme. C'est alors le discours de M. Smith au Sénat ou la séance de psychiatrie appliquée de *Blind Alley*. La partie était nettement enlevée dans le premier exemple. On regardait sa montre avec stupéfaction en disant : le discours a effectivement duré quarante minutes et l'on a suivi cela comme une action policière. C'est encore vrai, mais à un degré moindre pour *Blind Alley*. On ne s'ennuie pas, on ne sent même qu'après coup l'arrière-goût ridicule de cette enfantine psychiatrie dont le résultat le plus immédiat est de donner au gangster une crise de remords qui lui coûtera la peau. Les moralistes américains ont toujours eu de drôles de méthodes pour arriver à leur fin... évidemment, en contre partie, il faut avoir leur sens de l'écran pour nous le faire avaler. (Je pense à la fin des *Anges aux figures sales*).

Tout se passe en duel verbal entre Ralph Bellamy (le docteur Shelby) et Chester Morris, le gangster. Réaction vive de la force brutale sur la force intellectuelle, et puis lente emprise de celle-là jusqu'à faire une loque de la brute... la gageure est tenue avec une autorité incontestable par les deux hommes. Restant dans la tradition des rôles, mais possédant ce sens des traditions qui touche à la vie intérieure (et qui en subit la surveillance) ils nous comblent de satisfaction par leur travail bien fait. Les femmes par contre, Ann Dvorak et Rose Stradner, nous déçoivent passablement, mais peu importe, ce n'est pas une histoire d'amour, oh non ! Autour de ceux-ci, les comparses habituels, dans l'esprit habituel.

Que tout cela est bien fait, réglé comme une mécanique d'horlogerie qui déclenche les réactions à l'heure voulue, de façon précise... mais que tout cela nous vieillit. Il fut un temps où l'on aurait toujours pu s'amuser des cours de psychiatrie appliquée aux gangsters ! On aurait toujours pu leur faire attendre toute la nuit un canot en retard ! on aurait toujours pu essayer de leur fracasser le crâne et de se faire surprendre ! ! ! Nous avons connu des gangsters qui avaient du souffle, qui couraient vite et qui avaient encore de l'essence pour leur voiture...

R.M.A.

TRAFIC AU LARGE.

Nous ne sommes pas près de ne plus avoir de films de « gangsters ». Le filon semble trop excellent et d'autre part le cinéma en lui-même y trouve trop son compte pour que l'on néglige pareil sujet. Si, en France on en reste aux mauvais garçons, en Allemagne on veut retrouver le secret des histoires américaines, de ces histoires qui cassent les fauteuils sous les reins des spectateurs. Certes, on fera triompher la vertu et punir les coupables, mais qu'importe, ils auront quand même trôné tout au long de l'histoire.

On suit **Trafic au Large** comme on en a suivi tant d'autres, sans trop y croire, mais avec un plaisir certain. On éprouve du reste la satisfaction continue de se trouver toujours en terrain connu de longue date. Aucune trouvaille déconcertante ne vient dérouter notre sérénité, c'est reposant. Cela fait croire du reste que les mauvais garçons ne vont que fort peu au cinéma, sans quoi, ils se méfièrent plus sérieusement des carnets de notes égarés et des policiers un peu trop facilement révoqués... mais il n'est pas question ici de donner aux mauvais garçons de bons conseils professionnels.

Toute cette histoire trouve un attrait fort augmenté dans le fait de se situer en mer, cela donne aux poursuites classiques une certaine grandeur et cela permet de renou-

veler pour les scènes de poursuites des trouvailles et des angles qui sembleraient déjà vus sur terre ferme. En tout cas, l'alcool de ces trafiquants n'est pas de la blague, il s'enflamme terriblement bien. Nous ne saurions nous en plaindre, puisque ces propriétés enflammantes, nous valent l'incendie final du voilier qui est un fort beau morceau.

Gustav Froelich, acteur de classe internationale, mène à bonne et entraînante allure son policier amoureux. Il a évidemment une tête trop sympathique pour qu'un seul instant nous puissions croire à sa déchéance, mais n'est-ce pas mieux comme ça, ce serait si désagréable de le croire vraiment coupable tout de suite au début du film ! De cette façon, on se sent bien

ALEXANDRE VOLKOFF est mort.

C'est avec beaucoup de retard que nous est parvenue la nouvelle de la mort du metteur-en-scène Alexandre Volkoff, une des personnalités les plus attachantes de la troupe Albatros et qui fut le réalisateur de tous les grands succès d'Ivan Mosjoukine. Descendant d'une vieille famille théâtrale qui comptait plusieurs membres illustres, Alexandre Volkoff était né à Moscou en 1885. Il débuta dans la carrière artistique comme baryton au théâtre Impérial, mais dès 1910, il se consacra entièrement au cinéma. Il cumulait les emplois de scénariste, de metteur-en-scène et même de représentant de sociétés étrangères parmi lesquelles il y avait la Gloria et l'Ambrosio.

Après la révolution, Volkoff arriva en France avec ses camarades et conquiert rapidement une place de choix parmi les réalisateurs européens. Rappelons ses films les plus connus : **La Maison du Mystère**, réalisation très adroite d'un roman populaire de Jules Mary, **Kean** qui fut à la fois le triomphe du réalisateur et des interprètes : Mosjoukine et Koline, **Casanova** qui marqua l'apogée de la carrière de Mosjoukine, **Le Diable Blanc** tourné vers la limite entre le « muet » et le « parlant », **La mille et deuxième nuit** et **L'Enfant du Carnaval**, reprise en sonore d'un vieux succès de Mosjoukine. Ces trois dernières réalisations furent moins heureuses que les films muets.

Dans l'histoire du Cinéma, Volkoff restera surtout comme réalisateur de ce fameux **Kean** qui est une page glorieuse. La gigue des marins de **Kean** et aussi d'ailleurs la bagarre Mosjoukine-Vanel de **La Maison du Mystère** resteront des « morceaux classiques ». Chose curieuse, Volkoff avait collaboré avec Germaine Dulac pour l'adaptation à l'écran d'**Ame d'Artiste** qui donna à Ivan Pétrovitch son meilleur rôle. Germaine Dulac devait mourir quelques semaines après Volkoff...

solide, on sait où l'on est, c'est la même chose avec Walter Franek, nous trouvons tout de suite à cet avocat moraliste, une drôle de bobine de traître. Aribert Wäshcher campe un personnage si énigmatique, que le lendemain, on n'a pas encore compris ce qu'il venait faire là-dedans.

Jutta Freybe est une blonde douce enfant, digne descendante de la Lorelei en passant par la Marguerite de Faust. Kirsten Heiberg joue toujours le même type l'entraîneuse chantante, complice et peu ombrageuse. Quelle chance pour le cinéma, quand même, que les gouvernements prohibent l'alcool ! Comment aurait-on fait tous nos films policiers, sans cela !

R. M. A.

Avant la guerre, Volkoff avait fait le rêve de refaire **Kean** avec Jean-Louis Barrault. Des difficultés insurmontables entravèrent ce projet. Il vaut mieux. A quoi bon greffer des images nouvelles sur un souvenir impérissable ? En Italie, Volkoff avait réalisé **Amour Impérial** qui a remporté un gros succès public; il se préparait à tourner une nouvelle grande production quand la mort vint le frapper.

P.



L'Enfant du Carnaval fut à la fois le dernier grand rôle d'Ivan Mosjoukine et le dernier film réalisé en France par Alexandre Volkoff.



NOUVELLES DE PARTOUT

A PARIS

— Un grand restaurant des Champs-Élysées vient de servir en cadre à une élégante réception donnée en l'honneur de Sarah Leander, de même qu'il en avait été pour Marika Rokk. Les parisiens firent un chaleureux accueil à la belle interprète de Marie Stuart ainsi qu'à son metteur en scène Italo Ivaissen. La Presse était bien entendu présente derrière M. Jean Luchaire, ainsi que nombre d'artistes parmi lesquels : Ch. Delyne, Ginette Leclerc, Roger Karl, Jean Parédès, Albert Préjean etc..

— Le « Normandie » vient d'annoncer la prochaine sortie en exclusivité du dernier film de Danielle Darrieux **La fausse comtesse**. On attend cet événement cinématographique avec d'autant plus d'impatience qu'une arande discrétion a été observée à son sujet. On sait seulement que Danielle Darrieux interprète et espionne comme à l'ordinaire y incarne une belle trapeziste.

— Micheline Franczy heure touchante du joueur d'échecs et salutiste de **La Charrette fantôme** sera la seule interprète féminine aux côtés de Italo dans **Monsieur la Souris** et jouera également dans **La grande Marnière** que réalisera Jean de Marguenat. F. Baumé.

— Une Noro fera partie de la distribution du **Comte de Montecristo** que va réaliser Robert Vernay.

— C'est vraisemblablement Marc Allégret qui dirigera le prochain film de Viviane Romance qui sera tourné à Rome, d'après un scénario de Léon Trech, dit-on.

— Le film de Jean Choux **Café du Port** est présenté en Italie sous le titre **La Taverne de l'Oubli**.

— Armand Bernard, Philippe Hersent, Jean Hubert et Yvonne Clary entreprennent une tournée de trois mois en zone libre avec **Ma Tante d'Houffour**.

A MESSIEURS LES DIRECTEURS de CINEMAS

Je viens de céder ma salle, Je dispose de 3 millions comptant et je suis acheteur, totalité ou participation grande salle, ville accessible. Discretion assurée. Ecrire: M. M. P. G., Bureau du Journal qui transmettra.

— La Turquie est en train de produire 7 films. Durant l'année écoulée, le marché turc a importé de l'étranger 170 films dont la nationalité était la suivante : 108 américains, 17 allemands, 10 français, 7 anglais, 7 italiens, 5 hongrois, 5 égyptiens et un grec.

— Durant la saison dernière, on a présenté en Espagne 227 films nouveaux parmi lesquels il y avait 22 productions espagnoles, 70 films allemands, 64 américains, 18 italiens, 14 français, 12 anglais, 5 argentins, 6 mexicains et 6 productions mixtes italo-espagnoles.

— En Suisse, on vient de présenter un film de propagande sur la R. A. F. Le film s'appelle **Objectif 431**.

— Les metteurs en scène Carl Froelich et Karl Ritter et les acteurs Enzo Klopfer, Paul Hartmann et Mathias Wieman font de rénovant partie du conseil d'administration de la société Ufa.

QUASIMODO AU STUDIO



— Du naturel, voyons !

(Dessin de Paul Reynoard.)

LA TROUPE DE CLAUDE DAUPHIN

Claude Dauphin et sa troupe dramatique déploient depuis peu une grosse activité à Cannes. Ils ont récemment présenté **Le Séducteur** d'André Haraudeau avec François Rosay et Marcel André qui remplaçait Jean Worms malade. La Compagnie a aussi joué **Une grande folie** toute simple d'André Roussin avec Madeleine Robinson, Claude Dauphin, Marcelle Praince, Marie Alycia et Jean Mercanton.

Aujourd'hui, Claude Dauphin présente une pièce inédite d'Edmond T. Gréville **Catin-Balfard** qui est interprétée par Dauphin, Henry Gallo, Pauline Carton, Marthe Alysia, Lucien Bréal, Daniel Lecocq, etc. Charles Lavielle, Max Revol, etc.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vuicauis.
Assurances Sociales

PARIS-THÉÂTRE COCKTAIL

Eliana Labourdette, Marcel Vallée, Italo Ivaissen, Jean Parédès et Armande font partie de la distribution de **N'empêchez rien !** fantaisie de Pierre Varenne jouée aux Ambassadeurs.

— Gina Manès est l'interprète française de **l'Inspecteur Grey** jouée en ce moment au Théâtre Antoine.

— **Un homme qui revient** de loin de René Aubert a été mis en scène par Pierre Valde à la Comédie des Champs-Élysées avec Jeanne Boulet, Annie Valde, etc.

— Au Théâtre Hébertot on joue **Le grand jeu** de Robert Soubert interprété par Jean Parédès, Annie Valde, etc.

— Au Théâtre Michel, Marion Febbo, Palau et Henry Lavigero jouent **Vingt-cinq ans de bonheur**.

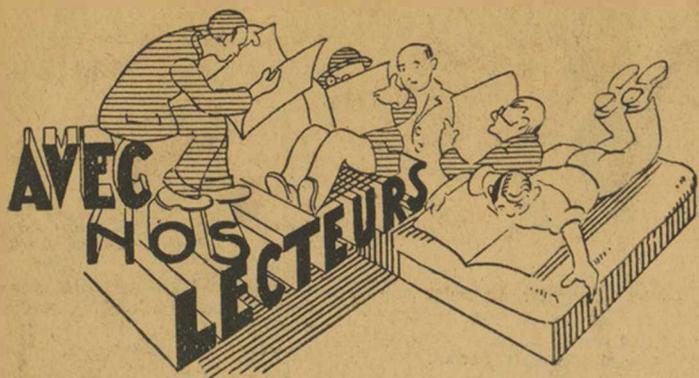
— Jean Galland joue toujours le rôle principal de la comédie d'Edmond Bourdet **Hyménée** au Théâtre de la Michodière.

— Jean Périer, Roger Galland, Philippe Rolla, Georges Saligny et Germaine Kerjean font partie de la distribution du **Don de soi-même**, spectacle monté au Théâtre du Grand Palais.

— Roger Karl, Gaby Basset et Jean Tranchant sont les vedettes du programme à l'Alhambra, tandis que Jean Granier et Daniel Clotier reçoivent **Chez eux**.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
11, rue Facchin, 81, Marseille
Tél. : D. 50-93

REGROUPEMENT DES
LE GÉNÉRAL PROFESSIONNEL
DES PROVINCES FRANÇAISES
PROFESSIONS PAR RÉGIONS
Editions « Ere Nouvelle »
21, AVENUE VICTOR HUGO, PARIS
Province: 11, RUE PISANON
Livre d'Or de l'activité
Française dans le cadre de la
Reconstruction Nationale
Tél.: D. 70-91, MARSEILLE



Jacques E. à Casablanca. — Pour Fernand Gravey et Danielle Parrieux, il faut nous envoyer des cartes interzone que nous ferons suivre. Nous avons déjà parlé plusieurs fois de Charles Boyer dans la Revue, notamment lors de sa naturalisation américaine.

M. R. à Malhêts. — Autant vaudrait nous demander de transcrire le Tout Cinéma ! Enfin, voici tout de même quelques adresses : Films Impéria, 10, rue des Etats-Unis, Cannes; France-Production, 2, Boulevard Victor Hugo, Nice; Production Pierre Collard, 16, Chemin des Caillols, Marseille.

Janette B. à Marseille. — Votre lettre a immédiatement été transmise.



Solange M. à Rouanne. — Robert Taylor a 32 ans. Ses principaux films sont Meurtre dans la Mer, Broadway Melody, Valet de Cour, l'Enchanteresse, Vivent les Flamandais, Le Roman de Marguerite Gautier, La foule en délire. Il continue toujours à tourner en Amérique, mais nous ne voyons plus ses films.

Huguette B. à Toulouse. — Pour être au courant de ce que font les vedettes, il suffit de lire les revues de cinéma. Ecrivez à Louis Jourdan, nous ferons suivre. Nous publierons bientôt un article sur Roger Duchesne, cela comblera vos vœux.

Fernande F. à Marseille. — Il ne manque aucun film important dans votre liste. George Brent est marié avec Ruth Chatterton. Il est peu probable qu'il parle le français.

le quart PESTRIN

(Eau Pétilante)

dans tous les Cafés

Germaine B. à Lyon. — Nous sommes toujours contents de recevoir des lettres aussi enthousiastes que la vôtre. Mais nous demeurons un peu sceptiques à cause des expériences précédentes. Bien des « Jeunes qui aiment le cinéma » nous ont dit comme vous : « Pourquoi ne ferions-nous pas une filiale du club des amis de la Revue de l'Ecran ? nous sommes déjà une dizaine ». A cela, comme à vous-même, nous avons répondu : « D'accord, notre courrier est ouvert à vos appels, nous attendons vos suggestions, commencez par faire le noyau initial ». Ce fut sans lendemain, alors si c'est pour reculer devant le premier effort, il ne faut pas compter mettre sur pied un « club ». Il faut pour cela aimer assez le cinéma et se sentir animateur décidé... ceci dit, il est fort possible que vous nous donnez par votre activité, un démenti immédiat. Nous ferons alors bien volontiers amende honorable.

Roger V. à Quillan. — Il faut croire que vous ne lisez pas la Revue régulièrement. Vous auriez



Dimanche Illustré a récemment publié une série de pseudo-photographies, prétendues du film de Joan Crawford A Woman's Face. Nous ne discuterons pas de la valeur ni de l'exactitude des dessins, mais comment un magazine parisien a-t-il pu ne pas savoir que si en Suisse allemande le titre du film est Das Gesicht einer Frau (Le Visage d'une Femme) comme en anglais, en Suisse romande on lui a rendu son titre français Il était une fois. C'est en effet l'adaptation à l'écran de la célèbre pièce, bien parisienne, de Francis de Croisset.

Le même hebdomadaire publie un reportage sensationnel sur les vedettes françaises d'Hollywood, avec photos à l'appui. Entre autres, nous trouvons un cliché d'Annabella et de Tyrone Power avec la légende suivante : « Annabella et Tyrone Power au restaurant des

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Les ailes de la flotte
Camera, 112, La Canebière. — Les Rois du Sport
Central, 90, rue d'Aubagne. — Fermé
Cinévog, 36, Caneb. — Seuls les Anges ont des ailes
Club, 112 La Canebière. — Hôtel Impérial
Comœdia, 60, rue de Rome. — J'étais une aventurière
Lacydon, 12, Quai du Port. — Fermé.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Le Paradis des Voleurs
Majestic, 57, rue Saint-Ferréol. — Pension Jonas
Noailles, 39, rue de l'Arbre. — Fièvres
Phocéac, 36, La Canebière. — Consulter les journaux
Rialto, 31, rue Saint-Ferréol. — Topaze
Roxy, 32, rue Tapis-Vert. — Alerte au bague
Studio, 112, La Canebière. — Pension Jonas

vu sans cela que nous avions émis nous-mêmes la nouvelle erronée de la mort de Ginger Rogers, quant à la liste de ses films, elle est contenue dans l'article important que lui consacra notre collaborateur G. H. Gallet dans le N° 508 B. du 25 juin. Gisèle Préville a tourné dans L'Entraineuse, Noir de Coco, Paris-New York, Prison sans Barreaux, la Chaleur du Sein, Mélodie pour toi, Les deux femmes etc... Quant à Dorothy Lamour, on la vit notamment dans Hula, fille de la Brouse, Hurricane, Toura Néece de la Jungle, La Feerte de l'Amour, La Belle de Mexico, Trompette Bleue, Les Gars du Large, etc...

Yvonne B. Les Vignères. — Nous avons consacré à Erol Flynn une importante étude dans notre numéro 391 du 17 avril 1941. Vous pourrez vous y reporter et si vous n'avez pas ce numéro, nous vous le ferons parvenir, tant aux nouvelles d'ac-

teurs, nous en donnons de toutes fraîches et fréquemment dans la rubrique Le Clipper est Arrivé, qui est bien effectivement une lettre d'Amérique et non pas de vagues ragots récoltés au hasard d'une imagination fantaisiste.

Georges O., à Nice. — Ne comptez pas voir de nouveaux films américains en France. Il est même à peu près certain que d'ici la fin de l'année, les anciens seront totalement retirés des écrans. Pour écrire à Erol Flynn envoyez-nous une lettre airtaillée en conséquence, nous ferons suivre... mais en ce moment il ne faut pas être pressé pour la réponse ! Nous avons fréquemment parlé de Ray Milland dans notre rubrique Le Clipper est arrivé, mais ne lui avons encore jamais consacré d'article. Par contre, un de nos collaborateurs a publié une étude assez longue sur Tyrone Power dans notre numéro 373 du 13 février 1941.

studios ». Or, cette même photo venue directement d'Amérique représente les deux artistes en train de bavarder avec des journalistes et de signer des photos, à Paris au cours d'un cocktail. Elle a été publiée par la revue Pour Vous dans son numéro 561 du 16 à 17 1939 (page 10)!

Dans Radio National, cette notice bien maladroite :

M. Sacha Guitry prépare un film sur Désirée Clary, cette petite Marseillaise que Bonaparte aimait à qui il promit le mariage — promesse non tenue — et qui devint Mme Bernadotte, donc, reine de Suède.

M. Sacha Guitry s'est réservé, comme de bien entendu, le rôle de Bonaparte. Mais, au moment des innocentes amours de Désirée et de Napoléon (elles se placent, ces amours, en 1794) le soupçant avait tout juste vingt-cinq ans. Il était maigre et sec comme échalas, noir comme écaillon, rapé, crotté et tout.

En s'attribuant ce rôle de moins de trente ans, il semble que, pour une fois, M. Sacha Guitry a fait une erreur de distribution.

D'abord, le film de Sacha Guitry prépare, est terminé depuis longtemps, ensuite à quoi bon faire tant d'esprit sur des données fausses. Tout le monde sait que Sacha Guitry interprète le rôle de Napoléon et non pas celui de Bonaparte. En effet, l'Empereur ressemblait si peu au général Bonaparte que deux acteurs différents jouent d'habitude le rôle. Emile Drain n'aurait pas l'idée de jouer Bonaparte, ni Jean-Louis Barrault celle d'incarner Napoléon.

En annonçant le décès d'Alexandre Volkoff, notre confrère Italien Film lui prête généreusement des films qu'il n'avait pas réalisés. Dans la liste nous relevons par exemple Le Père Serge qui était de Protazanoff et Michel Strogoff qui était de Tourjansky.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 70.

Le Gérant: A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON